

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Cts
 Strictement payable d'avance.

Le Grognard se vend 8 centimes la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur.

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse.
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boîte 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

VIII

GRANDE RÉOLUTION.

—A vingt-six lieues environ... C'est une ville historique; elle fut quelque temps la capitale de l'empire de Charlemagne, qui s'y fit couronner en 768. Hugues Capet y fut élu roi en 887. Les Normands la prirent, la ravagèrent; elle fut brûlée six fois. François Ier y conclut un traité de paix avec Charles-Quint en 1516... ensuite...

—Assez! assez d'histoire!...

—Oui, nous demandons à entendre la lettre du capitaine.

—Alors qu'on ne m'interrompe plus! Je lis.

« Ma chère nièce,

« Tu m'annonces que tu as de grands projets, que tu veux que ton sexe reprenne toutes les places que les hommes se sont adjugées, et que tu demandes à venir avec celles de tes amies qui veulent seconder ton entreprise t'établir chez moi, à Brétigny.

« Par la corbleu, ma chère, tu



A MONTREAL.

Les castors de Montréal viennent de jouer un vilain tour au lion britannique.

ne saurais me faire un plus grand plaisir! Je m'ennuie comme un vieux bâtiment démanté dans mon château, où je suis cloué par la goutte, n'ayant pour toute société que Lundi-Gras, qui ne peut pas apprendre le piquet et qui me triche aux dominos.

« Vions avec les amies: fussiez-vous un bataillon, j'ai de quoi vous loger, vous héberger et vous bien nourrir. J'ai aussi des armes et de la poudre: vous pourrez chasser, courir les monts, les bois, battre la campagne... plus vous ferez le diable, et plus je serai content, ça me rappellera mon jeune temps. Allons, Césarine, feu de tribord et de bâbord! viens vite avec tes recrues. Je vous attends... »

—Eh bien, mesdames, que dites-vous de cette lettre?

—Elle est chaude!

—Elle a du nerf!
 —Elle vous prouve que vous serez bien reçues...

—Alors, c'est entendu: vous nous emmenez à Brétigny?

—Quand partons-nous?

—Je ne peux encore vous préciser l'époque, mais cela ne tardera pas. Je n'attends qu'une occasion pour signifier à M. Pantalon qu'il y a entre nous incompatibilité d'humeur et que nous ne pouvons plus vivre ensemble. Et je sais déjà qu'il ne mettra aucun obstacle à notre séparation. Alors je vous avertirai. Tenez-vous prêts. c'est tout ce que je vous demande.

—Et votre jeune belle-œur?

—Elvina? Elle vient avec nous, cela va de source. Elle partage nos idées; seulement, je ne l'ai pas prévenue de notre prochain départ pour Brétigny, parce qu'à son âge on ne sait pas toujours garder

un secret...

—Et M. Fouillac, le recevrons-nous à Brétigny?

—Je crois que nous pourrions l'y recevoir. M. Fouillac nous est tout dévoué; il est le premier à nous encourager dans nos projets d'émancipation...

—Oui, et puis il pourra nous être utile, quand nous aurons besoin de quelque chose à Paris.

—C'est cela, nous en ferons notre commissionnaire.

Ces dames se sont toutes séparées.

Elvina a bien remarqué que des conférences avaient lieu dans la chambre de sa belle-sœur, et qu'on ne l'invitait pas à en faire partie; mais n'osait pas demander à Césarine ce qui se tramait avec ses intimes amies.

La jeune fille sentait son cœur agité par divers sentiments: tout

en se répétant qu'elle ne devait pas penser à Gustave, qu'il ne fallait pas croire un mot de ce qu'il lui dirait, que les hommes ne cherchaient qu'à séduire les femmes, puis à se moquer de celles qui les avaient écoutés, les fausses paroles, les tendres regards de Gustave la préoccupaient souvent, et alors il lui arrivait de se dire:

—C'est pourtant dommage qu'il ne faille pas écouter ce qu'on a tant de plaisir à entendre!

Cette occasion impatientement attendue par madame Pantalon en tarde pas à se présenter.

Un jeune employé d'agent de change, dans lequel Adolphe avait beaucoup de confiance et qu'il consultait lorsqu'il voulait faire quelques achats à la Bourse, lui avait fait part d'un placement avantageux qui s'offrait pour quelqu'un ayant des fonds disponibles, et Adolphe avait mis trente mille francs dans cette affaire.

Mais celui auquel il a confié ces fonds prend la fuite un beau matin, emportant les sommes qu'il s'est fait remettre.

Césarine lit cette nouvelle dans un journal et se hâte alors d'aller trouver son mari. Il connaissait déjà la perte qu'il venait de faire, mais n'avait pas jugé nécessaire d'en parler à sa femme.

Madame Pantalon aborde son mari avec cet air railleur qui lui est habituel; elle tient à la main le journal dans lequel elle vient de lire le fâcheux événement.

—Monsieur, y a-t-il longtemps que vous avez eu des nouvelles de cet honnête M. Durimart, et qui vous avez tant de confiance?

—Pourquoi me demandez-vous cela, madame?...

—C'est que, si vous n'en aviez pas, je puis vous en donner, moi; elles sont dans ce journal... Ce monsieur, que vous aviez si bien jugé, et auquel vous aviez confié trente mille francs... car c'est trente mille francs, je crois, que vous lui avez remis?

—Oui, madame, c'est bien cette

— Eh bien, il a fui, ce galant homme ! Il est parti en emportant l'argent de ses dupes.

— Je le savais.

— Ah vous le saviez et vous ne m'en avez rien dit ?

— A quoi bon ?

— Comment ! à quoi bon ? c'est-à-dire que monsieur se ruinera..., perdra sa fortune, et que moi je ne saurai pas où elle a passé ? Ah ! c'est trop fort ! Il est temps que cela finisse. Je ne resterai pas davantage avec un homme qui ne sait ni gagner une cause ni placer son argent... Il faut nous séparer, monsieur !...

— Oh ! pour cela, madame, je ne demande pas mieux ; non pas que je vous reconnaisse le droit de m'adresser aucun reproche pour cette dernière affaire, car la perte que je viens de faire ne vous regarde en rien ; cet argent que j'ai perdu, ce n'est pas le vôtre, c'est le mien. Depuis que nous sommes mariés, madame, je n'ai pas voulu toucher à votre dot... je n'en avais pas eu besoin d'ailleurs. Aujourd'hui reprenez votre argent ; il est encore intact chez votre notaire et je suis enchanté de pouvoir vous le rendre. Ce que je possède, à moi, me suffira amplement, quand je vivrai seul. Vous voulez garder votre fille... soit, elle sera peut-être mieux soignée par une mère ; mais j'espère que vous lui permettrez quelquefois de venir embrasser son père. Séparons-nous donc, madame, mais sans bruit, sans procès, sans scandale et comme des gens bien élevés doivent le faire. Vous voulez qu'une femme ait tous les privilèges d'un homme ; vous ne comprenez pas que l'on puisse être soumise, bonne, douce avec son mari ; moi, je me suis marié dans l'espoir d'avoir un intérieur agréable, la paix dans mon ménage et une compagnie qui voudrait bien me sourire, m'aimer même un peu. Nous nous sommes trompés tous deux. Séparons-nous donc bien vite !... Je vous souhaite beaucoup de bonheur, madame, et puis vous assurer que je n'irai pas le troubler.

Après avoir dit ces mots, Adolphe s'éloigna, laissant sa femme un peu interdite du ton calme et résolu avec lequel il a accepté leur séparation.

Mais bientôt la pensée du nouveau genre de vie qu'elle va mener enflamme son imagination et elle court dire à Elvina :

— Fais tes apprêts... emballe toutes tes affaires... dans deux jours nous partons...

— Ah ! nous allons voyager... avec mon frère ?...

— Du tout ! il n'est pas question de ton frère... nous nous séparons je le quitte...

— Ah ! mon Dieu ! pourquoi donc cela ?

— Mais parce que nous ne pouvons pas vivre ensemble, tu as bien dû le voir.

— Mais cependant... quitter mon frère !...

A Continuer.

LE GROGNARD

MONTREAL, 10 Mars 1883.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnés retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous accepterons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres des Etats-Unis subiront un escompte de 10 pour cent.

L'HERITAGE DE MISS TOOFLE.

Miss Toofle était fille de pasteur, et, si elle eût été homme, elle eût été pasteur elle-même Revêche, osseuse, ornée des grandes dents jaunes qui caractérisent l'Anglaise, elle avait trente-cinq ans ; et on peut dire que, depuis son extrême jeunesse la déveine était acharnée sur elle comme un chien sur un os. Son révérend père l'avait élevée dans les principes les plus stricts, et lui avait inculqué à force de bonnes claques une instruction solide. Puis, quand elle avait eu dix-huit ans, il l'avait lancée à travers le monde en qualité d'institutrice. Miss Toofle avait élevé successivement toutes sortes de boys et de girls laids comme des singes et paresseux comme des loirs. Entro temps, son cœur avait parlé, et elle s'était fiancée — *engaged*, comme on dit là-bas — à un professeur de boxe, de Kensington. Mais celui-ci, homme pratique avant tout, lui avait déclaré que leur mariage n'aurait lieu que lorsqu'elle aurait réalisé une petite aisance.

C'est alors que miss Toofle, par l'intermédiaire d'amis communs, était venue en France, et était entrée comme demoiselle de compagnie chez Mlle Dozulé.

Mlle Dozulé, qui habitait Neuilly était une vieille personne économe, acariâtre, et dont les affections étaient limitées à son chat Moumout et à son perroquet Edouard. Elle avait ainsi baptisé l'oiseau en souvenir d'un capitaine de hussards qu'elle avait bien aimé en 1825. Comme elle pesait plus de cent cinquante kilos, elle ne bougeait jamais de sa chaise, et s'ennuyait à périr. Son avarice l'avait toujours fait reculer devant les d'une dame de compagnie. Aussi n'accepta-t-elle miss Toofle qu'à la condition expresse que ce le-ci serait simplement nourrie et logée, mais non payée. Elle promettait, d'ailleurs, de la coucher confortablement sur son testament, pour l'indemniser du temps perdu.

Ce qui faisait justement l'affaire

de miss Toofle ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'expliquer tout à l'heure.

* * *

Le service parut dur à la fiancée du boxeur, allez ! Songez qu'il consistait surtout à rester assise durant des heures devant Mlle Dozulé, en tenant Moumout sur ses genoux, ou à caresser l'abomination Edouard, qui, pendant qu'elle lui grattait le derrière de la tête, répétait toujours la même chanson :

Partons, partons, la mer est belle !

Quand elle avait suffisamment contemplé son chat et son perroquet, la vieille demoiselle s'endormait. Tous les jours, d'ailleurs, elle devenait un peu plus gâteuse, et au bout de trois ans, miss Toofle put espérer que l'héritage était prochain.

Ce fut sur ces entrefaites que, dans la même matinée, arrivèrent deux événements véritablement déplorables. Juste au moment où miss Toofle était en train de s'habiller, et passait son inexpressible en louchant d'un air pudique sur son nez pointu, elle perçut un miaulement derrière elle. C'était l'indiscret Moumout qui la regardait s'habiller. Indignée, et toute rouge de honte, elle lui appliqua un tel coup de pied sur le museau qu'il fit couic ! et tomba mort. Au même instant, elle entendit une voix enrouée crier à son oreille :

Partons ! partons ! la mer est belle ?

C'était Edouard qui s'était glissé dans sa chambre, en même temps que le chat ! Miss Toofle fit un si brusque mouvement d'épaules qu'Edouard dégringola, tomba sur la tête, et s'en alla du corps retrouver Moumout dans l'autre monde.

* * *

Pendant les cinq premières minutes qui suivirent le désastre, miss Toofle resta atterrée. Evidemment Mlle Dozulé ne lui pardonnait jamais ce double assassinat et l'héritage et le professeur de boxe étaient perdus pour elle...

Mais heureusement, l'abandon de miss Toofle ne dura pas et elle prit une résolution virile. Elle enferma Moumout et Edouard dans un carton à chapeau, et courut les porter chez un empailleur. L'empailleur, homme galant, fit un tour de force, et quelques heures plus tard lui rendit les deux vilaines bêtes parfaitement naturalisées. Elle réinstalla Edouard sur son perchoir et Moumout au coin du feu. Par bonheur, Mlle Dozulé, que l'abrutissement gagnait à grands pas, ne se réveilla ce jour-là qu'à deux heures de l'après-midi et trouva ses deux favoris à leurs places ordinaires.

* * *

Bien que la bonne eût promis de ne pas la dénoncer, miss Toofle était dans un tel état d'anxiété qu'elle claquait ses dents jaunes les unes contre les autres. Elle cherchait un biais, et quand vint le moment de prendre Moumout sur ses genoux, elle ne trouva rien de mieux que de ronronner

et de miauler en son lieu et place, pour faire illusion à Mlle Dozulé. Celle-ci ne se douta de rien, en effet, mais cependant miss Toofle la vit avec inquiétude froncer légèrement les sourcils.

Continuant à appliquer le même procédé, elle prit ensuite Edouard sur son doigt, et, imitant de son mieux la voix du défunt perroquet, elle se mit à chanter d'un ton rauque :

— Aoh ! partons la mer est belle !

De nouveau, la gâteuse fit un signe d'impatience, mais miss Toofle lui ayant donné les deux animaux à caresser, elle parut se calmer, et ce fut fait pour ce jour-là.

Naturellement, il fallut recommencer, le lendemain et les jours suivants, le même humiliant exercice. L'infortunée miss Toofle était désormais obligée de miauler une partie de la journée ou de répéter la chanson d'Edouard. La nuit, c'était encore pis. Moumout, de son vivant, avait l'habitude de coucher sous le lit de sa maîtresse. Il fallait donc aller miauler sous le lit. Quelle position pour la fille d'un pasteur anglicain ! Cela dura onze mois. Au printemps, comme Moumout sentait régulièrement parler son cœur à cette époque, miss Toofle dut étudier les cris des chats amoureux, ce dont souffrit bien cruellement sa pudeur. Mlle Dozulé ne disait rien, mais était manifeste qu'elle avait l'air de plus en plus pincée.

Enfin, un beau jour, sentant, malgré son avahissement intellectuel, que sa dernière heure était proche, elle fit demander un notaire, avec lequel elle s'enferma. Ce jour-là, tout en miaulant plaintivement à la porte, miss Toofle fit des rêves tout ensoleillés d'amour. Enfin, elle avait donc conquis son professeur de boxe !

* * *

Mais voyez ce que c'est que la malchance ! Quand, Mlle Dozulé défunte, on ouvrit son testament, voici ce qu'on y lut :

« Malgré ma promesse formelle, je ne lègue rien à ma demoiselle de compagnie. Par des manœuvres que je ne veux pas qualifier, elle a su détourner de moi, en effet, l'affection de mon chat et de mon perroquet, qui, depuis plusieurs mois, me la préfèrent manifestement. A preuve que le perroquet parle et que le chat miaule avec un insupportable accent anglais. Il faut, pour qu'il en soit ainsi, qu'elle ait pris sur eux une bien grande influence. »

« Qu'elle les garde donc après ma mort, c'est tout ce qu'elle aura de moi. »

Et voilà pourquoi miss Toofle eût été condamnée à rester demoiselle toute sa vie, si l'empailleur de Moumout et d'Edouard, homme aux goûts étranges, ne lui eût demandé sa main.

Gaston Vassy.

Légende de Java.

Il y avait une fois un homme qui taillait des pierres dans un

roc. Long et dur était son labeur, très petit son salaire, et il souffrait de sa rude tâche, et il gémissait, et un jour il s'écria :

— Oh ! que ne suis-je assez riche pour pouvoir reposer sur un baloh-baleh [un lit] avec des klamboos [des rideaux.]

Alors un ange descendit du ciel et lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Et il fut riche et il reposait sur un baloh-baleh, et ses klamboos étaient en soie rouge.

Et voilà que le roi du pays arrive avec des cavaliers devant son chariot, des cavaliers derrière et le pajong (ombrelle) d'or sur sa tête.

Et l'homme riche se sentit attristé à ce spectacle, et il soupira et il s'écria :

— Oh ! si je pouvais être roi,

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Il devint roi et il se promenait avec des cavaliers derrière, et un pajong sur la tête.

Et le soleil se leva et éclaira de telle sorte que par ses ardents rayons l'herbe était desséchée.

Et le roi gémit de cette chaleur et dit qu'il voudrait être comme le soleil.

Et l'ange descendit du ciel et lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Il fut transformé en soleil, et il daignait ses rayons de tous côtés sur la terre, flamboyant le gazon, et sur le vi age des princes.

Et voilà qu'un nuage s'élève dans les airs et cache sa lumière.

Et il s'irrita de voir ainsi son pouvoir comprimé, et il s'écria qu'il voudrait être changé en nuage.

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

— Que ton vœu soit accompli.

Il devint nuage. Il se plaça entre le soleil et la terre, et le gazon reverdit.

Et le nuage s'ouvrit et de ses flancs coulèrent des torrents d'eau qui montèrent les vallées dévastèrent les moissons noyèrent les bestiaux.

Et ils tombèrent à grands flots sur le roc sans pouvoir l'ébranler.

Le nuage s'écria :

« Ce roc est plus puissant que moi. Je voudrais être ce roc. »

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Il fut changé en roc, et l'ardour du soleil et la pluie ne pouvaient l'ébranler.

Et voici venir un ouvrier qui se met à frapper sur ce roc avec son marteau et en détache de gros morceaux.

Et le roc s'écrie :

« Cet ouvrier est plus puissant que moi. Je voudrais être cet ouvrier. »

Et l'ange descendant du ciel, lui dit :

« Que ton vœu soit accompli. »

Et le pauvre homme, transformé tant de fois, redevint le tailleur de pierre, et travaille rudement pour un mince salaire et vit au jour le jour, content de son sort.

A PROPOS DE CHIEN.

La scène se passe sur le boulevard.

Deux amis, légèrement émus, aperçoivent devant un café, tranquillement assis au pied d'une table, un énorme chien haut comme un petit âne, avec une tête, des dents et des pattes aussi respectables que celles d'un lion.

—Sapristi ! dit l'un d'eux, le maître de cet animal-là n'a personne à redouter, il a un beau défenseur !

—Ce chien-là ! riposte l'autre, il ne bougerait seulement pas !

La discussion s'échauffe, et le premier des deux amis dit :

—Je parie un dîner de cinq louis que tu n'oses seulement pas toucher à son maître !

—Moi, ne pas oser ! Tu vas voir !

Et à peine a-t-il dit ces mots que l'ami défié applique une énorme gifle au monsieur qui prenait un verre de bière sur la table que semblait protéger le chien.

Le monsieur pousse un cri formidable ; il se précipite vers le gifleur ; le chien ne bouge pas.

Explication ; le giflé apprend de quelle sorte de pari il s'agit.

—Mais ce chien n'est pas à moi ! hurle-t-il avec fureur.

La foule s'ama-se, les trois individus s'éloignent pour ne pas attirer plus longtemps l'attention du public.

Une heure plus tard, à travers les carreaux de Brébant, on pouvait apercevoir trois joyeux dîneurs en train de sabler du vin traîné en panier pour cause de vicieuse, devant un couvert étincelant.

C'étaient les parieurs et le giflé !

CONFÉRENCE.

Les citoyens d'Acton Vale apprendront avec plaisir que M. Théophile Boineau, doit donner prochainement une conférence à St. Sébastien sur abus résultat de l'intempérance. Cette conférence sera publiée en brochure.

Une dépêche que nous recevons de Pompéi au moment de mettre sous-presse, nous autorise à donner un démenti formel à la rumeur disant que M. Dorais, le représentant de Nicolet, a reçu la bénédiction apostolique de Notre Saint Père le Pape. Il y a évidemment erreur quelque part. C'est probablement chez M. Dorais.

Un télégramme spécial d'Herculanum confirme la dépêche précédente.

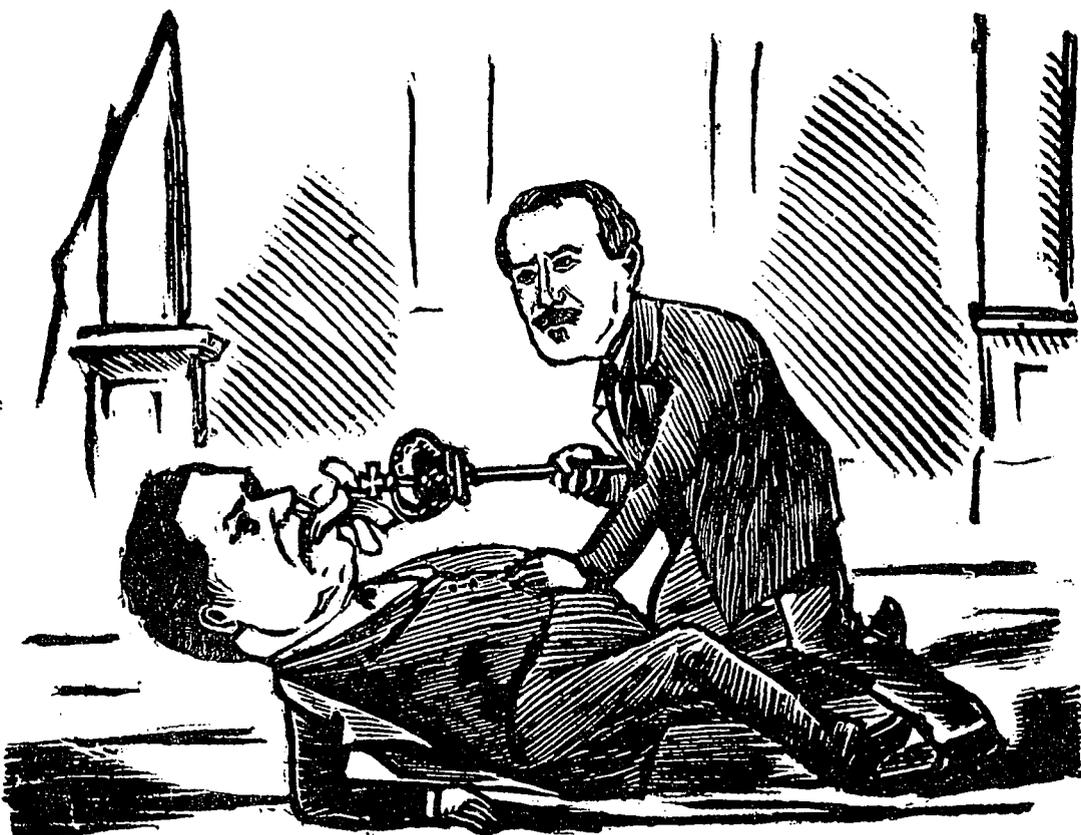
O impressions juvéniles !

Un petit collègue à un grand : —Dis-moi donc ce que c'est qu'un cousin ?

—Peuh ! un cousin... c'est un peu moins qu'un frère...

—Et une cousine ?

—Une cousine !... Ah ! sictre ! c'est cent fois plus qu'une sœur !



UN VOYAGE A QUEBEC.

Mercier oblige Mousseau à ravalier ses bills. Il en est rendu au huitième.

Témoignage de reconnaissance.

Tout le monde connaît le marquis de B... dont la collection d'insectes a fait l'envie de tous les muséums. Il vient de mourir, et, depuis son vengage, la marquise est harcelée par M. G..., un naturaliste rival.

Il faut qu'on sache que M. G... a toujours envié au marquis son couple de puces géantes de Patagonie, — animaux extrêmement rares. Or M. G... fit tant et si bien la cour à Mme de B... qu'un jour elle lui fit cadeau des insectes si ardemment convoités, et dans sa joie, le naturaliste les plaça sous un verre, dans sa salle à manger.

Au bas du cadre il cloua un écriteau sur lequel on lit ces mots en gros caractères :

Ces puces m'ont été données par Madame la Marquise de B...

AVIS.

AUX HOTELIERS d'après une dépêche télégraphique du Japon. Nous apprenons que, qu'un ex-marchand de Charbon d'une des plus grandes rues de cette ville à été mandé par le Micado pour y introduire la vente du Johnston fluid, beef. What will you have to drink ?

BADINAGES.

M. Auguste, fort pressé, entre dans un établissement et pose précipitamment quinze centimes sur le comptoir.

—Pardon, Monsieur, lui répond-on ; toutes les places sont prises.

—Oh ! on se serrant un peu !...

Entre boulevardiers :

—Eh bien ! ma vieille branche, as-tu toujours l'intention de faire une ascension en ballon ?...

—Pas du tout... j'ai réfléchi que le voyage est dangereux et qu'on en meurt assez souvent.

—Tu parles d'or... c'est même ce qui a donné naissance à cette expression connue : *les ballons défilés.*

Scène nocturne :

Un vénérable pochard tourne autour de la clôture en fer de la Place d'Armes en se cramponnant aux barreaux de la grille qu'il empoigne l'un après l'autre.

Au bout de quelques minutes de cet exercice rotatoire, ce cri de désespoir profond s'échappe soudain de sa poitrine :

—Les misérables !... Ils m'ont enfermé !

Police correctionnelle :

—Quels sont vos moyens d'existence ?

—La prison.

Très galant, le sous-secrétaire d'Etat aux beaux-arts !

Une des plus jolies artistes de l'Opéra-Comique, lui a inspiré l'autre soir cette flatteuse observation :

—Regardez-là, vous ne l'écoutez plus !

—Écoutez-la, vous ne la regarderez plus !

Le comble de la naïveté.

Calino, dans l'espoir de faire rongir des poissons qu'il a dans un bocal, leur lit toute la journée des livres graveleux.

En police du recorer :

Prisonnier Alphonse, y a-t-il longtemps que vous connaissez la prisonnière Elisa ?

—Mon président, pendant quatre ans, nous avons vécu maritalement.

D'après nature :

Un mendiant, abominablement ivre, entre, à l'heure du déjeuner, dans un restaurant d'un faubourg populaire.

—La charité, s'il vous plaît, messieurs... dames. Il y a deux jours que je n'ai pas mangé !

—Sacré farceur ! — lui dit un ouvrier, t'as pas honte de demander l'aumône dans cet état là !

Alors, le mendiant, changeant de ton :

—J'vous ai dit qu'j'avais pas mangé ; j'vous ai pas dit qu'j'avais pas bu.

Un de nos amis nous envoie une bien curieuse affiche. Jugez-en :

FILATURE ET CORDERIE
DU
CORDON BLEU.

ON DEMANDE

Des Ouvriers et des Ouvrières pour le
PELOTAGE.

UN VOYAGE A NEW-YORK.

M. Cyprien Robert, le populaire chapelier du coin des rues St. Laurent et Vitre, est de retour de New-York où il a passé huit jours dans l'intérêt de son commerce. Il est revenu avec le plus beau stock de feutres qu'il a été possible de trouver dans la métropole américaine. Ces feutres sont dans le style du printemps de 1883. La variété en est infinie et les prix sont des plus modérés.

POUR LE CARÈME.

Charles Meunier ne néglige jamais une occasion d'être agréable à ses pratiques. Il a fait les arrangements pour tenir constamment pendant le carême un assortiment des plus complets de poissons frais, fumés et salés. Petites morues de Québec. Son étal sera toujours garni des meilleurs viandos inspectées aux abattoirs, légumes fruits, épicerios. On trouve tout chez C. Meunier coin de la rue Craig et de la Côte St. Lambert.

RESTAURANT.

LE TERRAPIN.

TENU PAR

J. B. T. E. MOND.

Le voyageur et le public trouvent, à toute heure, un très bon lunch pour 15 cts., les meilleures champagnes, liqueurs, cognac, vins de table de plus, sans charge extra, une grande voute à l'épreuve du feu sera mise à la disposition des clients pour les paquets papiers importants, etc., le tout sur la responsabilité de M. Emond.

No. 5 rue Ste. Thérèse.

Entre les Rue St. Gabriel et St. Vincent.

RESTAURANT ALICE

J. A. RENAUD, PROP.

COIN DES RUES STE. CATHERINE ET ST. DOMINIQUE.

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigne invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, les cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique. 3 Fév.

LA LOI DES LICENCES.

Sir John A McDonald a décidé de refondre complètement la loi des licences. D'après une des dispositions du nouveau bill nul n'aura le droit d'ouvrir un restaurant de première classe à moins qu'il ne prouve qu'il achète son stock de cigares chez A. Nathan, No. 71 rue St. Lauront, la où les cigares importés se vendent au prix du gros. A vendre au prix coutant un lot considérable de pots à tabac artistiques.

Un poète qui n'a pour toute richesse que celle de ses rimes et dort, comme un save, la clef sur sa porte, se voit réveillé tout à coup par un bruit insolite.

Un voleur est dans sa chambre, en train de fouiller les tiroirs.

Le poète l'examine, puis, partant d'un éclat de rire :

—Vraiment, mon ami, je t'admire de chercher, passé minuit, ce que je n'ai jamais pu trouver en plein midi !

Le nez de Casimir.

C'était le 21 mai, c'est-à-dire le dernier jour de la Commune; l'hôtel était complètement désert, ou, du moins, il n'y restait plus que deux ou trois militaires, le sergent Casimir et son ancien ami et camarade de guerre, le capitaine M...

L'amitié de ces deux hommes était devenue proverbiale, et ce n'était qu'avec attendrissement qu'un jour, dans un combat, le capitaine M... avait dit à son sergent: — Casimir, va te faire casser une patte là-bas, pour attirer l'attention de l'ennemi!

La patte fut cassée, mais la position fut sauvée.

A quelques jours de là (c'était en Crimée), le capitaine dit à Casimir, un matin que la tranchée était intenable: — Viens-tu avec moi au secours des autres et te faire casser la figure là-bas?

Ce qui fut dit fut fait, et les deux amis rentrèrent le soir dans leur tente entièrement défigurés; on même biseau leur avait enlevé le nez à chacun.

De là leur entrée aux Invalides.

Or, le 21 mai, un grand bruit se fit entendre dans les cours du célèbre hôtel; la Commune, qui avait besoin d'argent, venait réquisitionner les nez de métal de nos vieux guerriers!

Casimir fremit et cacha le sien; le capitaine fit de même.

Mais un gouvernement dans la gêne ne recule devant rien quand il s'agit de se procurer des objets d'argent contrôlé; le capitaine fut fouillé et dépouillé de son nez; Casimir, plus heureux, fut aussi, complètement déshabillé, mais son nez ne put être trouvé.

Une minute plus tard, l'armée de Versailles entra à l'hôtel des Invalides. Rempli de joie, le capitaine M... voulut au-devant du général qui commandait les troupes et lui adresser ses félicitations; mais comment se présenter sans nez?

Il se tourna alors vers son vieux compagnon et lui dit simplement: Casimir, prête-moi ton nez!

Casimir prêta le nez qu'il avait réussi à dissimuler aux insurgés, et le capitaine vola au-devant du général.

L'entrevue fut touchante.

Dès qu'elle fut terminée le capitaine revint un peu soucieux vers Casimir, et lui dit:

—Casimir! où donc avait-tu caché ton nez?

Casimir ne répondit pas.

Le capitaine rendit immédiatement le bijou à son vieux camarade.

BADINAGES.

Dans l'omnibus de la ligne du Jardin des Plantes.

Tout au fond de la voiture, dans la dernière stalle, est endormi un beau petit garçon de six ans environ. Il a un peu glissé; ses jambes pendent et oscillent en suivant le mouvement de la voiture; sa tête repose sur ses épaules;

la bouche entrouverte laisse voir de petites dents blanches comme du lait; ses joues roses sont balafrees de traces de pain d'épice.

Dans le mouvement de descente, qui s'accroît à chaque tour de roue, la coiffure a été dérangée et s'est placée derrière la tête, comme un pétase antique; c'est un petit chapeau de marin; il est fait de paille bien fine et porte, écrit en lettres d'or sur un ruban de taffetas bleu tendre, ces mots inattendus: *La Revanche*.

Préault, passant sur le pont des Arts, après la Commune, voit charger un bateau d'une énorme quantité de cornes.

—Enfin, on s'est décidé à désarmer la garde nationale! murmure le célèbre statuaire avec un soupir de satisfaction.

Mme de Z... est connue pour son extrême parcimonie.

L'autre jour pourtant, malgré son économie, elle fut obligée de faire clouer un nouveau tapis dans son salon.

Le mardi, son jour de réception, ses amis vinrent la voir la voir comme de coutume.

Mme de Z... ne soufflait mot: elle était furieuse de voir piétiner sur son tapis neuf tous les visiteurs.

Un peu plus, elle les eût priés de passer dans l'antichambre.

Arriva son neveu, un officier de husards, grand garçon bien bâti, qui, à peine entré, se mit, suivant sa coutume, à raconter une histoire du régiment.

A un certain point de l' anecdote, le neveu se leva et, pour donner plus de mouvement à son récit, se mit à marcher en long et en large, comme une sentinelle dont il racontait l'aventure.

Mme de Z... n'y tint plus, et, se levant les yeux pleins de colère, s'écria:

—Gaston, quand auras-tu fini de marcher aussi méchamment!

Dans une ville de province où il existe encore des pleureuses de profession, une de ces fonctionnaires des pompes funèbres fut convoquée à un enterrement.

—Excusez-moi, répondit-elle à la famille, je ne peux pas pleurer aujourd'hui... je viens de perdre mon mari.

—Cocher, je vous ai prévenu que j'étais pressé; vous auriez dû me dire, avant de monter, que vous aviez un fichu cheval!

—Ce cheval-là, vous ne savez pas ce que c'est, c'est le meilleur de l'écurie!

—Eh bien! dans ce cas, il aurait bien fait de me dire qu'il avait un fichu cocher!

Le théâtre représente un salon; à gauche un table d'écarté devant laquelle sont assis un général ex-

otique et un diplomate français.

Tout à coup, le diplomate dit à l'autre:

—Ah ça! général, vous regardez mon jeu.

Le général, souriant gracieusement:

—Oh! vous pouvez regarder le mien, ça ne me gêne pas.

Le diplomate, avec un peu d'hésitation:

—Mais... c'est que... je n'ai pas cette habitude-là.

Le général, plein de bonhomie:

—Ah!... alors vous ne gagnerez jamais!

Un de nos confrères a une fille aussi laide que possible, et chose rare il la voit telle qu'elle est.

Ajoutez à cela que l'infortunée a des tics nerveux qui contractent ses traits.

Dernièrement, un ami de ce père mal partagé lui dit sur le ton le plus doux:

—Tu devrais bien empêcher ta fille de faire des grimaces...

—Pas du tout... elles l'embellissent!

Sur le boulevard:

—Tiens! qu'est-ce que vous avez donc, mon cher X..., vous êtes rouge comme un coq?

—Parbleu! je le crois bien, je viens de recevoir une gifflée.

—Une gifflée! et de qui?

—Ah! je n'en sais rien.

—Comment?

—A quoi bon savoir le nom de gens qu'on ne reverra jamais!

Sous un croquis parlementaire du spirituel dessinateur Pif, du *Charivari*:

—Qu'est-ce que nous voulons, messieurs?... La conciliation. J'ai étudié longuement la réforme judiciaire. Que penseriez-vous d'une magistrature amovible, quoique inamovible; mais inamovible, quoique amovible?... C'est clair?

La revue de détail dans la chambrée.

—Fusilier Pitou, dit le sergent, que votre astiquage il est dégoûtant.

—Mon sergent, j'ai pourtant rudement frotté le cuir avec du cirage.

—Alors, que vous avez du mauvais cirage!

—Sergent, je ne suis pas dedans...

—Que si, fusilier Pitou, que vous y êtes pour deux jours!

Du Passant:

Un Marseillais, revenant de voyage, disait l'autre jour, entre autres choses merveilleuses, avoir vu une église de cinq cents mètres de long. Son domestique lui disait qu'il exagérait, il ajouta aussitôt, pour raccommoquer la chose: Et Jeux de large. Comme il vit qu'on riait:

—C'est ce gremlin qui en est cause; sans lui, je l'allais faire

carrée!

Mme Pitanchard possède un perroquet que jacasse éternellement.

—Très joli votre cacatoès, lui dit un nouveau locataire. Je vois que tout le monde lui fait la caquette...

—Ah! m'en parlez pas, répliqua l'aimable dame; ils lui font perdre son temps toute la journée!

A une des dernières réceptions du roi Moko, le commandant Laripète causait avec l'amiral Le Kelpulber, au sujet de ce qui arriverait, si quelque soldat heureux était sacré roi de France.

—Eh bien! dit l'amiral, puisqu'Henri V n'a pas d'enfants, à défaut de Dauphin on aurait un *Mars oint*.

—Cela vaudrait mieux, ajouta M. Laripète, que de voir tomber le sceptre en grenouille!

Le docteur Guéridon va pour visiter un malade qu'il n'a pas vu depuis l'avant-veille.

Arrivé devant la porte de la maison, il voit le portail orné de tentures noires et se doute du tour que lui a joué son client.

—M. X...? demanda-t-il au concierge.

—Ce n'est pas la peine que vous montiez, il va descendre.

Un commis en nouveautés à un de ses collègues, en arrivant à son magasin le jour du mardi-gras:

—Sont-ils heureux, ces potiers?

—J'ai beau me creuser la tête, je ne vois pas quel rapport...

—Hé parbleu! ils ne travaillent qu'à leur grès.

JOHN RASCO, PERF.

Annonce à ces amis et au public en général, qu'il est revenu de son voyage de l'ouest, et qu'il continuera comme par le passé, son commerce de remèdes sauvages, pour toute espèce de maladie, à son ancienne place d'affaire, No. 419 1/2 Rue Craig, (en face du Champ de Mars).

Une visite est humblement sollicitée.

—0000—
N. B.—Alfred Rasco, fils est maintenant établi à Ottawa No. 58 Rue George. 23 Dec.—jno.

Hiver. — L'hiver est arrivé avec ses frimas et la question à l'ordre du jour de s'enmitoufler de manière à ne pas contracter des engelures et des rhumatismes.

Pour le bon marché il faut acheter ses fourrures, chez Dermo et Lefrançois No. 614 rue Ste. Catherine. Capots de mouton de Perse, circulaires, gantolots, etc. aux prix du gros.

MUSIQUE NOUVELLE

MUSIQUE VOCALE

L'Oiseau Mouche chite.....	25
Puis-que j'ai mis ma lyre.....	30
Dans le bois.....	30
Marche familière.....	25
Enlors-toi.....	40
Le Régiment de Sambre et Meuse Lang'ette.....	30
Comme ce du baiser (Mascotto).....	25

MUSIQUE INSTRUMENTALE

PIANO SOLO

PAOLO GIORZA, Polka.....	40
(Immense succès moyenne difficulté.)	
CHEVAU — LEGERS — QUADRILLE.....	30
(joué avec beaucoup de succès par la musique de la cité)	

Expédié Franco sur réception du prix marqué en timbres-postes de 1 centin du Canada ou des Etats-Uns.

LAVIGNE & LAJOIE
265
Rue Notre-Dame,
Montreal

Pianos et instruments de musique de toutes sortes.
Seuls agents pour les Célèbres **PIANOS SOHMER** qui ont remporté les 2 premiers premiers prix à l'Exposition de 1882.
Montréal 12 Nov.— n. o.

IMPRIMERIE DE W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que: Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.
En Tête de lettres,
En-Tête de comptes,
Lettres Funeraires,
Cartes d'affaires,
Cartes de visites,
Billots de Concert

Circulaires,
Programmes,
Catalogues,
Factums,
Pamphlets,
Affiches,
Chèques, etc.
LE TOUT
Exécuté avec soin, élégance et promptitude

(On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.)

A DES PRIX TRES MODERES.
Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe adresse.

S'adresser à l'imprimerie de
W. F. DANIEL
25 RUE STE-THERESE 25
Coin de la rue St. Gabriel
MONTREAL.

Entre boulevardiers:
—Qu'est donc devenu ton vieux ami X..., l'autour dramatique?
—Il s'est fixé à Charenton...
—... Ah! il est bien heureux! le voilà arrivé!...